Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón
Milan, le 23 janvier 2019

Texte de référence : L. Giussani, Pourquoi l'Église, *Paris, Éditions du Cerf, 2012, p. 272-282.*

- *Negra sombra*
- *L'initiative*

Gloire au Père

« Tu es en tout et Tu es tout pour moi, Tu demeures en moi, ne me quitte pas, ombre qui me surprends toujours. » (*Negra sombra* de R. de Castro et J.M. Capón). C'est un désir élémentaire de l'homme : que l'on puisse effacer la différence entre les choses importantes et les choses moins importantes, mais cela n'est possible que si elles sont pénétrées par une Présence qui les renouvelle Cependant, comme il est écrit dans l'École de communauté, nous ne sommes pas à même de vaincre cette séparation : « La sainteté chrétienne est aux antipodes du concept de sainteté propre à toutes les religions, où on l'entend comme une séparation du quotidien normal. » (p. 273) Par moments peut-être, un évènement particulier qui survient nous parle de ce « tout », mais on revient tout de suite à la séparation. C'est pour cela qu'il s'agit d'une belle provocation ; mais plus que d'une provocation, il s'agit ici d'une très belle promesse : l'expérience élémentaire que l'on découvre décrite dans un chant peut devenir quotidienne, parce que c'est cela que nous désirons tous. La conception chrétienne de la vie affirme justement que « rien n'est profane » et tout est « sacré », c'est à dire crucial, décisif pour notre vie.
Mais souvent, nous nous demandons comment cela est possible. Comment une circonstance peut-elle devenir sacrée alors qu'elle nous semble sans valeur, sans intérêt, inutile ? Pour ceux qui désirent vraiment la vie, cette question est forcément intéressante. Indépendamment de ce qu'on fait dans la vie, de ce qu'on veut, indépendamment de l'image de sainteté que l'on a dans la tête ou du fait qu'on veuille ou non être saints, on ne peut pas s'empêcher de désirer que toute circonstance ait de la valeur ! C'est le premier défi de l'École de communauté : la sainteté – qu'on conçoit comme réservée aux bons chrétiens ou aux super-héros – concerne la vie, le quotidien.
Une personne qui n'a pas pu venir ce soir me pose cette question : « Quand ton enfant te rend furieux (comme cela m'est arrivé hier lorsque mon fils ne m'a pas écoutée et n'en a fait qu'à sa tête), je me demande : comment cela peut-il devenir sacré, c'est-à-dire en fonction du Christ ? ». Quand ton fils te rend folle, soit tu lui tapes la tête contre le mur, soit tu es obligée de le regarder dans sa vérité. C'est à ce moment-là que ton fils te renvoie au Christ, qui est sa vérité. Cependant, souvent, nous ne suivons pas cette provocation de la réalité, elle n'est pas une occasion pour nous et c'est comme si quelque chose nous manquait. Qu'est-ce qui nous manque ?

Je suis inquiète de nature, mais dernièrement je le suis encore plus, pour une raison très simple : j'ai l'impression d'avoir un cœur de pierre, les choses semblent glisser sur moi, rien de ce qui m'arrive ne reste vraiment et le soir, je me couche triste et avec un grand manque. Je me suis évidemment demandé la raison de cette tristesse et de ce manque et j'ai ainsi dû reconnaître que ce sont des signes qui traduisent l'affection que j'ai réellement pour le Christ. Néanmoins, ce constat ne me suffit pas, car je ne suis ni plus contente, ni plus attentive à ce qui m'arrive. Bref, à l'exception de quelques moments de lucidité à la fin de mes journées, il me semble que mon cœur reste de pierre. Qu'est-ce qui manque ? Pourquoi aucun changement ne se produit en moi ? J'ai lu l'École de communauté à ce sujet, mais j'ai eu beaucoup de mal à comprendre le texte et je me suis même bloquée car, en lisant, j'avais l'impression que la sainteté coïncidait avec le fait d'être « comme il faut », qu'elle était pour ceux qui ne trébuchent pas sur l'obstacle du péché. Malheureusement, ce n'est pas mon cas et

j'ai donc vu la sainteté comme quelque chose de peu désirable et loin de moi parce qu'être « comme il faut » dans la vie ne m'intéresse pas (et, même si je le voulais, je n'y arriverais pas) ! Je voudrais que tu m'aides à comprendre quel est le chemin à suivre ; qu'est-ce qui manque dans mon expérience et que je ne vois pas ? Que signifie pour moi *être appelée à la sainteté ? Il me semble comprendre de façon générale que ce qui manque est une affection pour le Christ, une affection qui doit grandir…*
Il faut laisser ces questions ouvertes, ce n'est pas à travers des explications que nous pouvons comprendre, car ce que nous cherchons à saisir se dévoile dans l'expérience et c'est pourquoi on s'aide par des témoignages. Chère amie, comme toi, nous avons tous la tentation de vouloir mesurer notre changement. On dit : « Rien ne change », « j'ai un cœur de pierre », « je ne comprends rien », « je ne sais pas ce que c'est que la sainteté », et c'est toujours ce qui manque qui prévaut. Mais quand tu es triste, quand tu ne perçois que ton manque, as-tu jamais pensé que cette tristesse, que ce manque pourrait être comme un feu qui brûle en toi pour que tu puisses revenir à Lui ? Si tu te posais cette question, tu verrais peut-être que tu es déjà en train de changer.
Que signifie pour toi être appelée à la sainteté ? C'est être appelée à vivre ton humanité jusqu'au bout, c'est vivre tout – ce manque que tu perçois, ta tristesse, ton incohérence et même ton mal – à partir de ton rapport avec le Christ, dans ce rapport. Il ne s'agit pas d'être une personne « comme il faut », car c'est justement parce que tu ne l'es pas que tu as besoin que le Christ soit dans chaque circonstance de ta vie. Un enfant, lorsqu'il pleure et cherche sa maman, ne le fait pas parce qu'il est « comme il faut », mais parce qu'il a besoin d'elle. Comme nous ne cessons de le répéter, il s'agit donc d'utiliser tous ces besoins que tu as, et jusqu'au geste le plus banal, jusqu'au manque le plus élémentaire, comme occasion de vivre le rapport avec le Christ. Voilà ce qui manque. L'enfant ne s'arrête pas au fait qu'il n'est pas « comme il faut », il ne se pose pas ce problème. Il pleure parce qu'il a besoin d'un rapport et c'est en pleurant qu'il entre en rapport. Tout sert pour entrer en rapport. De la même manière, l'appel à être saint ouvre la possibilité que tout ce que l'on vit devienne chemin, que tout devienne sacré, occasion de rapport. Mais il faut le découvrir dans la réalité.

L'École de communauté sur la sainteté a éclairé une partie de mon expérience. Lorsque don Giussani parle du miracle, il dit : « *[…] Pour qu'il soit considéré comme un rappel à Dieu, l'événement miraculeux doit être, à priori, une suggestion morale, doit avoir comme fonction d'édifier la conscience de la personne* » (p. 279) *Cela m'a beaucoup frappée parce que le miracle, en soi, n'est pas quelque chose d'éclatant.*
« […] comme fonction d'édifier la conscience de la personne » c'est-à-dire ?
Que cela augmente ma conscience et que je comprends mieux qui je suis.
Qui tu es et pour quoi tu es faite.
Donc, si ce n'est pas cela, alors ce n'est pas un miracle parce qu'il n'édifie pas ma conscience. Juste après, don Giussani ajoute que la condition pour percevoir la présence d'un miracle est d'avoir un « esprit religieux […] le sentiment de [ma] propre dépendance originelle» ; et il ajoute que tout dépend de notre liberté : on peut choisir entre « […] la vie comme affirmation de soi et la vie comme dépendance, entre la vie comme affirmation de soi et la vie comme affirmation d'un Autre. » (p. 279) Cela me touche, parce que ce n'est que grâce à cette conscience de ma dépendance originelle que je peux voir les miracles que Dieu opère. Je peux dépendre de Dieu qui, seul, répond au besoin immense que j'ai d'être heureuse – et cela me rend pauvre et attentive aux signes – ou alors je peux me bercer de l'illusion que je ne dépends pas et trouver mon accomplissement en ce que je fais. Ainsi, j'ai quelque part l'illusion d'être autosuffisante, mais cela me déçoit bien vite. Je donne un exemple. Avec des amis, nous avons organisé une fête d'anniversaire pour les quarante ans d'une amie à laquelle je tiens. Nous avons fait les choses avec soin : c'était dans un endroit magnifique, il y avait beaucoup d'invités, il y avait à manger, puis nous avons fait des jeux, une vidéo, des chants etc. Le lendemain, une amie m'a demandé si j'avais été contente de la fête et je lui ai répondu que j'étais très fatiguée et vidée parce que cet après-midi-là j'avais dû travailler, mais le fait de suivre ce qui se passait m'avait redonné des forces, y compris sur le plan physique. Ensuite, je lui ai dit : « La chose qui m'a le plus marquée et que je retiens est que ce qui s'est passé a dépassé très largement tout ce qu'on

avait préparé ! C'est la seule chose qui pouvait remplir cette fête sans la rendre amère, le fait que je n'attendais pas la plénitude de ce que j'avais organisé, mais de Lui seul, qui pouvait rendre plein et vrai ce que j'avais fait. » J'ai fait cette comparaison et je lui ai dit « Pendant l'offertoire, on dit : « Nous t'offrons les biens que tu nous as donnés ; donne – nous en échange ta personne ». J'ai toujours été frappée par ce morceau car il s'agit d'un « échange » qui est vraiment inégal. Je Te donne ce Tu m'as donné et Toi, en échange, Tu me donnes Toi-même. Quelle disproportion ! Mais c'est bien cette disproportion qui est la plus proportionnée à ma condition humaine. Voilà ce qui s'est passé pour moi pendant cette fête et voilà la raison pour laquelle j'ai pu en profiter pleinement ». Lorsque j'ai fini de parler avec cette fille deux choses m'ont surpris : tout d'abord j'ai vu que ce que je disais correspondait entièrement à ce que j'avais vécu et, ensuite, je comprenais que c'était grâce aux paroles de la liturgie que j'avais pu saisir ce qui s'était passé à la fête. C'est ce que dit don Giussani lorsqu'il affirme qu'il n'y a rien de profane dans le christianisme, autrement je n'aurais jamais pu employer une phrase de la liturgie pour explique une chose aussi profane qu'une fête ! En effet, ce passage expliquait mieux que tout ce fragment de réalité que j'avais vécu, ce moment profane, et pourtant qui n'était plus profane, mais sacré. Cela me fait comprendre combien il est vrai que, si on la vit ainsi, « toute la réalité constitue le grand temple de Dieu » (p. 273)

Quelle que soit la situation, non seulement lorsque quelque chose nous manque, mais même quand rien ne manque, lors d'une fête magnifique, si cela ne nous tourne pas vers le Seul qui donne le sens à toute chose, alors nous sommes perdus. « *Je ne pouvais pas attendre la plénitude de ce que j'avais organisé, mais de Lui seul, qui pouvait rendre plein et vrai ce que j'avais fait. »* Nous pensons souvent que la vie nous rend tristes parce que quelque chose nous manque et que si les choses allaient bien, alors nous serions tranquilles. Pourtant, même lorsque tout va très bien, si les choses ne m'ouvrent pas au Seul capable de remplir ma vie, je ne peux pas dire avec la liturgie que j'offre à Dieu tout ce que je fais afin qu'il se donne lui-même. C'est ce à quoi nous sommes appelés afin que tout ce qui nous arrive puisse devenir sacré. C'est le chemin que nous sommes invités à faire. Pourquoi ? Parce que plus nous vivons la réalité comme appel à la sainteté, plus la vie devient intéressante et nous comprenons que rien n'est anodin, rien n'est profane et tout peut être sacré, tout peut devenir occasion de rapport avec le Seul capable de répondre à mes questions.

Cela répond aussi à une personne qui me pose cette question : « Je voudrais des explications sur le mot "liturgie" qui est employé dans le paragraphe sur l'attitude de la vie ». Il n'y a pas de meilleure explication de ce mot – liturgie – que celle que nous venons d'entendre. Pourquoi ? Parce qu'on ne comprend pas la profondeur de la liturgie seulement quand on va à la messe, mais aussi quand on vit toute la réalité selon le sens le plus profond de ce que nous célébrons pendant la messe : on offre au Christ du pain et du vin et Il se donne à nous. Si nous vivons les choses de cette manière, nous percevons la réalité d'une façon si différente que cela nous étonne. « Ainsi » dit don Giussani « la sainteté n'est pas quelque chose hors norme [elle n'est pas hors du commun] : elle n'est rien d'autre que la réalité humaine qui se réalise selon le dessin qui l'a créée. », et « le saint est l'homme vrai ». Et pourquoi est-il vrai ? « Parce qu'il adhère à Dieu » (p. 273). Le point crucial est de comprendre si nous pouvons adhérer à Dieu dans tout ce que nous vivons, car c'est Lui qui vient à notre rencontre à travers tout ce que nous vivons.

C'est ce que nous devons essayer de rendre plus clair ce soir : Qu'est-ce qu'adhérer à Dieu ? En quoi la sainteté est-elle la réalisation la plus intégrale de sa propre personnalité ?

Justement, j'ai une question sur ce point : « Le saint […] est celui qui réalise le plus intégralement sa propre personnalité, ce qu'il doit être » et, plus loin, il définit la personnalité comme « la clarté de la conscience du vrai et (…) l'usage de sa propre liberté. » (p. 273) En lisant cette partie, j'ai redécouvert en moi un désir déchirant : je désire que ma vie soit utile, qu'elle soit pleinement réalisée selon le dessin de Celui qui m'a créée. Dernièrement, mon travail a deux dimensions : d'une part, il s'avère un grand allié de ce désir (car je suis comme poussée vers une utilité, une réalisation), de l'autre il se réduit souvent à un schéma où la réalisation est prédéfinie, de telle sorte que si ce désir ne se réalisait pas, ce serait pour moi un « moins ». Lorsque je m'aperçois de ce schéma je me

demande : « qu'est-ce qui façonne ma personnalité ? Qu'est-ce qui détermine ma conscience de moi ? ». Je ne pense pas que l'image que j'ai de ma réalisation soit un problème, ne serait-ce que pour les questions qui surgissent en moi notamment d'un point de vue professionnel, mais j'ai besoin qu'il reste de la place pour le désir d'un Tu à qui appartenir. Alors, je te demande : Quels sont pour toi les signes que ta réalisation a lieu selon le dessin de Dieu, même lorsqu'elle ne coïncide nullement avec tes images de ce que devrait être ta réalisation ?
D'après toi, quels sont les signes de la réalisation de ta personne ? Gardons ton exemple du travail : qu'est-ce qui te réalise le plus ? Quand la réalité est-elle pour toi une alliée et quand devient-elle plutôt un schéma ?
La réalité est une alliée quand elle m'ouvre.
Elle t'ouvre à quoi ?
Tout d'abord elle me permet de me reconnaître comme un mystère pour moi-même, alors qu'un schéma est seulement quelque chose que je dois prouver.
Comme tu l'as cité tout à l'heure, don Giussani dit que nous réalisons notre personnalité lorsque nous avons une claire conscience du vrai et que nous faisons l'expérience d'un usage correct de notre liberté. Quand est-ce que j'ai une véritable conscience de moi-même ? Lorsque je vis la réalité à travers un schéma au point d'étouffer, ou lorsque j'ai une telle conscience de la réalité que je peux respirer ? Voilà la question. Voilà l'une des phrases les plus merveilleuses de ce chapitre à mes yeux : « […] le saint rend la présence de Jésus Christ actuelle à chaque instant [il vit constamment de cette Présence, à tout moment, petit à petit], parce qu'Il détermine en lui l'agir ». Où le voit-on ? Dans le fait que « Le saint est entièrement présent à lui-même » (p. 274). Qu'est-ce que cela veut dire ? Quand je relis cette phrase, qui me plaît énormément, je ne peux pas m'empêcher de penser à ce personnage de Graham Greene qui fait exactement l'expérience opposée : « Pour moi, le présent n'est jamais ici » (*La fin d'une liaison*) ; cet homme ne coïncidait jamais avec lui-même, il n'était jamais présent au moment qu'il était en train de vivre.
Bref, quand j'ai une conscience juste de la réalité, je suis entièrement présent à moi-même dans ce que je vis. Il suffit de repenser à votre journée : combien de fois avez-vous été présents à ce qui vous est arrivé et combien de fois avez-vous juste attendu que telle ou telle chose finisse pour « commencer à vivre » ? Il suffit d'essayer de répondre à cette question pour comprendre l'intérêt de la perspective que don Giussani nous indique. Le plus souvent, au lieu d'être présents à nous-mêmes dans ce que nous vivons, nous attendons juste que telle chose finisse pour commencer à profiter de ce que devrait être la vie – selon nos images. Au contraire, lorsqu'on vit entièrement présent à soi-même, c'est-à-dire avec une conscience de soi entièrement ouverte à ce qui arrive, alors on peut respirer ; même si on est fatigué, on peut respirer car on vit pleinement. Dans ce sens, on comprend ce que c'est que la sainteté et pourquoi la vraie personnalité est celle qui « se réalise », c'est-à-dire qui « […] se réalise selon le dessein qui l'a créée ». (p. 273) Quel est le dessein pour lequel nous avons été créés ? Le bonheur.
C'est pourquoi les deux signes sont la conscience de soi – en tant que *clarté de la conscience* du vrai – et l'usage da sa liberté – comme *maîtrise de soi* –. Mais souvent cela est trop pour nous, cela nous paraît trop, à tel point que nous ne croyons pas pouvoir nous l'approprier.

Je voulais revenir avec toi sur deux passages de cette École de communauté. À la page 273 on lit : « L'activité humaine devient entièrement significative : chaque action, même celle qui a apparemment le moins d'incidence, acquiert la noblesse d'un grand geste ». Peu après, à la page 276 on lit : « De ce point de vue tout est miracle. [Je souligne : tout]. Nous ne nous en apercevons pas [je pourrais dire : je ne m'en aperçois pas] car nous vivons pour ainsi dire hors de la trame originelle qui nous constitue, nous avons tendance à nous exclure nous-mêmes du lien originel avec la réalité objective ». Quand j'ai lu ces parties, une sorte d'objection est née en moi, ou disons une question, pour anoblir un peu le terme.
C'est notre scepticisme qui surgit.

N'est-ce pas un peu exagéré ou trop optimiste de dire que chaque action et chaque chose est un miracle ? Ou alors je n'ai pas compris ce qu'on dit à la page 279 ? « Sans une sympathie préliminaire, au moins implicite, pour Dieu, on ne peut pas percevoir un événement comme miracle ».
Prenons d'abord ta première question, on verra la deuxième ensuite. «Ce n'est pas un peu exagéré ou trop optimiste…? ». Qui peut, plus que quiconque, répondre à ta question ?
Mon expérience. Ton expérience ? Non ! Sinon tu n'aurais pas cette objection. Qui peut mettre en discussion notre scepticisme ?
Le fait de voir un témoin pour qui…
Les saints ! Les saints sont ceux qui répondent à notre objection. C'est l'exemple le plus évident que don Giussani nous donne, celui d'Herman l'estropié. Son histoire, résume toutes nos objections.
C'est vrai. D'après toi, il est un peu trop optimiste de dire que chaque action peut devenir significative.
C'est un peu naïf, c'est irréalisable.
C'est comme si on disait : « Ce n'est pas vrai, c'est une fantaisie. Rien de pareil n'existe dans la vie, ce serait absurde ». Alors qu'ici nous sommes confrontés à un homme face auquel tes petits soucis sont ridicules, d'après la description que Martindale fait d'Herman. Pourtant, sa vie démontre jusqu'à quel point toute action, même la plus simple, acquiert une valeur infinie. C'est pour cette raison que, lorsqu'un d'entre nous tombe dans le piège de sa propre mesure, il doit au moins s'ouvrir à la possibilité que cette expérience nous soit accessible, car c'était le cas pour Herman qui avait beaucoup plus de difficultés que nous. Il n'y a pas d'arguments qui puissent nier un fait pareil. Martindale écrit : « Pas un seul instant, de toute sa vie, il n'a pu se sentir "à l'aise" ou, du moins, libéré de toute douleur ». Aucun d'entre nous ne pourrait décrire sa vie de cette manière, mais ce n'est pas l'essentiel. Qu'est-ce qu'on voit en Herman ? Non pas l'affirmation de son moralisme, mais « le triomphe de la foi qui inspira l'amour et le triomphe de l'amour qui fut loyal à la foi professée ». Don Giussani termine ainsi : « Tout peut être transformé [même ce qui nous paraît impossible, au point de dire qu'il est trop optimiste de le croire] […] si on le vit en rapport avec la vraie réalité [c'est-à-dire] si "on l'offre à Dieu" » (p. 274-275).
Le véritable défi face auquel l'École de communauté nous met aujourd'hui est que tout, mais alors vraiment tout, même ce qui pour nous est complètement profane, la douleur, une circonstance, la vie, peut être transformé. On peut dire : « C'est trop optimiste, je ne prends même pas la chose en considération, je l'élimine », mais ainsi, on perd la possibilité de vérifier ce que le christianisme a introduit dans la vie. Peu importe quelle image de sainteté on a, mais y a-t-il quelqu'un qui ne désire pas que sa vie soit pleine ? On peut se désintéresser de la sainteté : « Je ne veux pas être saint, parce que je n'arrive pas à m'imaginer ce que cela signifie ou parce que je n'ai pas assez de force de volonté pour le devenir ». Mais on désire tous que tout puisse être transformé en plénitude de vie, cela intéresse chacun d'entre nous ici présent. C'est cela, la sainteté. Mais souvent, on ne sait pas comment atteindre la plénitude, et alors on se bloqué.

J'ai été très touchée par un fait qui s'est produit ces derniers jours. J'ai reçu la nouvelle que le papa d'une amie va très mal : cela a été comme une douche froide pour moi, c'est une nouvelle qui a bouleversé tout le monde. En même temps, il m'est arrivé de lire le passage de l'École de communauté que nous venons de citer où il est écrit à propos d'Herman l'estropié : « Tout peut être transformé, et révéler admirablement les effets de sa transformation, si on le vit en rapport avec la vraie réalité : la tradition chrétienne dit "si on l'offre à Dieu" ». (p. 275). Ce passage m'a vraiment troublée. Si je pense à la transformation, aux « effets » d'une transformation, et donc à un miracle, la seule chose que j'arrive à imaginer est la guérison (ce que, d'ailleurs, nous ne cessons de demander). Cependant, puisque la guérison peut ne pas se produire – et il faut commencer à envisager aussi cette possibilité –, il y a ce doute en moi : je pense que tout peut être transfiguré (même la douleur, la maladie etc.) seulement parce qu'il y a de quoi se tuer à l'idée qu'on est face à l'alternative entre la guérison ou la mort ; du coup, on s'accroche à cette piètre consolation, juste pour avoir un peu de réconfort face à une douleur qu'on ne pourrait pas supporter autrement. D'autre part, je me rends compte que ce

n'est pas à force de répéter des mots ou par la méthode Coué que je peux vaincre le malaise que je perçois face à ce que don Giussani dit. Comment abattre cette barrière ?
D'après toi?
Eh bien, je suis venue ici justement pour que tu m'aides !
Lorsque la réalité nous défie, la foi, ce que la foi propose comme expérience nous semble une piètre consolation, trop inconsistante pour tout transformer. Comment peut-on répondre ? Tu dis que c'est une piètre consolation, et je te dis que ce ne l'est pas ? Non, ma chère amie, il n'y a qu'une solution : il faut vérifier si l'histoire d'Herman l'estropié est une piètre consolation ou si son expérience est possible, c'est-à-dire si tout peut être transformé quand on le vit en rapport avec la vraie réalité, c'est-à-dire en s'ouvrant à la réalité du Christ. Comment est-ce que le Mystère fait éclater notre schéma, comment est-ce qu'il ébranle la mesure qui nous empêche d'avoir les yeux grand ouverts ? À travers une initiative totalement mystérieuse, mais réelle, puissante : le Mystère commence à nous montrer dans les actes tout ce qui nous paraissait impossible.
Une personne qui ne pouvait pas venir ce soir m'a écrit pour me dire qu'une situation familiale particulièrement douloureuse l'a beaucoup touchée, au point de commencer à laisser entrer petit à petit cette Présence : « Tout a changé le jour où j'ai dit "oui" [elle a commencé à se transformer le jour où elle a dit oui] au Seigneur, c'est-à-dire quand je lui ai dit : "Ok, je ne sais pas comment [ma raison n'est pas ma mesure : je ne sais pas comment, je n'arrive pas à comprendre], mais je commence à percevoir [je laisse une possibilité] que le bien pour moi passe à travers cette circonstance" [en Le laissant entrer dans cette circonstance, elle a commencé à Le percevoir non pas comme une piètre consolation, comme le résultat de la méthode Coué, mais comme quelque chose de réel]. À mon avis, c'est le centuple ici-bas que le Seigneur me promet, même si cela me fait presque trembler de le dire. Je pense qu'il s'agit vraiment d'un miracle. C'est une évidence : ce fait, qui était négatif pour moi (la difficulté dont je vous parlais) a été l'instrument indispensable que Dieu a utilisé pour que j'ouvre mes yeux et que je regarde vraiment la situation et la réalité qui nous entoure. » Le Mystère peut permettre une situation douloureuse, mais si nous la vivons avec Lui, si nous disons ce « oui », si nous secondons la modalité par laquelle Il nous accompagne au destin, alors notre regard commence à s'élargir, nos yeux s'ouvrent pour regarder la réalité autour de nous, la vraie réalité. La lettre continue ainsi : « Je comprends que cela puisse paraître paradoxal, alors qu'il s'agit de la vraie vie, regardée non pas selon ma mesure, mais en m'abandonnant à la tendresse que je perçois si fortement aujourd'hui, sur ma famille et moi. Quelle grâce ! ». Tout change à partir du moment où on Le laisse entrer. Ce n'est pas Herman l'estropié qui a écrit cette lettre, c'est juste l'un d'entre nous qui, face à un défi, a fait comme Herman l'estropié, et a commencé à voir les signes, à voir ce qu'il ne voyait pas avant, et cela a changé sa manière de percevoir la circonstance : au lieu de la percevoir comme ennemie, il a commencé à l'accueillir comme un instrument pour cette éducation dont on parlait tout à l'heure. Dieu s'est rendu familier à la vie de l'homme : le type de rapport qu'il entretient s'exprime dans une familiarité dont on peut faire l'expérience à travers le miracle. Le miracle est donc la méthode par laquelle Dieu entre quotidiennement en rapport avec nous, la manière dont « Il devient objectif dans le contingent » (p. 276). Dès que l'on commence à regarder la réalité ainsi, ont fait l'expérience de ce qui est écrit dans l'École de communauté : tout devient miracle.

Je voulais te raconter un fait qui m'est arrivé au travail et grâce auquel j'ai pu faire l'expérience de ce qu'on lit dans l'École de communauté par rapport au miracle. Je travaille dans un centre d'oncologie où, il y a quelques jours, une fille en phase terminale a commencé une thérapie palliative ; elle est très jeune, son histoire familiale est très compliquée et elle a deux enfants en bas âge. Quand elle est arrivée, mes collègues et moi sommes restées sidérées par ce fait et déboussolées à cause de notre impuissance face à ce que nous avions sous les yeux. Nous sommes restées en silence, nous n'arrivions même pas à la regarder dans les yeux. Je souffrais beaucoup, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à elle et sa famille. J'avais l'impression d'être dans une cage de douleur sans issue. Dans la voiture en rentrant chez moi, j'ai dit à Jésus que j'étais vraiment très, très fâchée contre lui, parce qu'il ne pouvait pas permettre qu'une si jeune maman souffre à tel point. Ensuite,

j'en ai parlé avec mon copain qui m'a proposé de prier pour elle et je lui ai dit : « Non, hors de question, je ne veux pas parler avec Jésus parce que je suis fâchée contre Lui ! » Plus tard, dans l'après-midi, en lisant la partie de L'École de communauté sur le miracle, je me suis vraiment énervée et, dans un moment de rébellion, j'ai dit : « Non, je ne peux pas dire que ce que j'ai vu ce matin est un miracle, parce qu'il s'agit d'une tragédie ». Pourtant, ce que don Giussani dit m'a transpercé le cœur : « Nous en arrivons ainsi à prétendre avoir une attitude critique alors qu'il ne s'agit que d'aridité » (p. 276).

Attention ! Ce qu'on appelle « attitude critique », c'est-à-dire réalisme, ce n'est qu'« aridité ». Vous voyez la différence ?

C'était vraiment mon cas ! Je restais accrochée à ma position, que j'estimais vraie, plus intelligente, plus réaliste etc., alors que ce n'était qu'une position réduite, pas vraie jusqu'au bout.

« Elle était réduite », et donc aride.

Et je l'ai compris grâce à un voyant d'alarme.

Voilà ! « Un voyant d'alarme ». L'expérience ne nous laisse pas très longtemps sans qu'un voyant d'alarme se présente. Et quel était ce voyant ?

Cette position ne m'apportait ni paix, ni soulagement. Et si ta position te bloque face à la réalité, si elle te bloque au lieu de te libérer, cela veut dire qu'il manque quelque chose, ou que quelque chose va de travers.

Pour comprendre cela, il n'y a pas besoin d'un master, il fait juste seconder les signes, les signaux que la réalité nous offre.

J'étais exactement ainsi. En lisant la description que don Giussani fait du rapport entre Jésus et le Père qui vivaient avec cette « transparence immédiate », j'ai commencé à me regarder, à me regarder comme dans un miroir : en une seconde, tous les moments de ma vie où, par grâce, j'ai vécu cette transparence me sont revenus à l'esprit. Ils étaient plus vifs que jamais. C'était comme si j'avais laissé entrer cette possibilité même dans ce moment-là, dans la circonstance que je vivais. J'ai commencé à pleurer, j'étais émue parce que j'avais fait expérience d'un réconfort qui avait fait sauter tous mes verrons. Et là, cette fille est effectivement devenue un miracle pour moi : la réalité n'est pas un miracle lorsque je peux la mesurer ou la façonner comme je veux, « Le miracle est […] la méthode de rapport quotidien de Dieu avec nous, la modalité par laquelle il devient objectif dans le contingent ». Et le bon Dieu s'est servi d'elle pour arriver à moi.

Vous comprenez ? Nous devons lutter contre l'aridité que nous avons face à la réalité. Cette aridité, que nous appelons attitude critique (« Nous comprenons mieux que les autres »), nous empêche de voir. Mais le voyant s'allume immédiatement : ni paix, ni soulagement. L'alternative est de s'ouvrir, et alors une possibilité surgit et c'est tout le contraire de l'aridité. Qu'est-ce qui est à l'opposé de l'aridité, d'après don Giussani ? La « transparence immédiate » (p. 276). Une transparence immédiate de la réalité à nos yeux, la réalité telle que Jésus la vivait. Ce n'est pas une question de moralisme, mais d'attitude face à la réalité ; il ne faut aucun talent particulier, il n'est pas nécessaire d'avoir une énergie exceptionnelle, il faut tout simplement ouvrir les yeux pour voir la réalité se déployer. Il a suffi que tu t'ouvres à cette possibilité et cela t'a tout de suite émue aux larmes. Ce n'est pas une piètre consolation ! C'est la méthode objective de rapport de Dieu avec nous. Comment peut-on s'éduquer à une telle transparence ? Comment arrive-t-elle ? Comment devient-elle quotidienne ?

Dans L'École de communauté on lit : « Ainsi, plus quelqu'un vit la foi en la présence de Jésus Christ dans l'Église et plus l'émerveillement pour les signes de Dieu se déclenchera également dans les situations les plus cachées, dans la naissance des pensées les plus secrètes. Alors il n'y aura pas besoin de "choc" particulier pour rappeler la grande origine qui constitue la vie, la normalité de l'instant suffira ». (p. 277).

Vous comprenez ? « […] il n'y aura pas besoin de "choc" particulier », pas de spectacle hollywoodien pour nous étonner, « […] la normalité de l'instant suffira ».

Je dis cela parce que ce que j'ai vécu pendant cette dernière année a été la confirmation de l'intuition que j'ai eue plusieurs fois, tant sur le christianisme que sur le mouvement, c'est-à-dire le fait qu'il

n'y a rien de mécanique et, si on est aidé à vivre les choses, c'est même plus simple et plus beau. Mais cela ne va pas de soi, car avant de me rapprocher de nouveau du mouvement, je m'en étais éloigné pour toute une série de circonstances : je n'acceptais pas le fait que la vie soit tout le temps « en mouvement », que je ne puisse pas tout résoudre et qu'il n'y ait pas de réponse pour tout, pour toute circonstance. Je voyais que les choses avançaient de cette manière et, évidemment, cela ne me satisfaisait pas. La grande découverte de cette année a été celle de me rendre compte que les choses adviennent et que tout ce que je dois faire est d'être attentif.
Attention ! « La grande découverte de cette année a été celle de me rendre compte que les choses adviennent » c'est-à-dire s'apercevoir du miracle qui advient maintenant. C'est ça ?
Oui. Je cite deux exemples. Cette année, j'ai commencé mon apprentissage dans un centre pour personnes cérébro-lésées et je travaille donc avec des gens qui ont toute une série de problèmes ; au début j'étais très content, parce qu'il s'agissait d'un lieu magnifique. Mais avec le temps, même si j'y allais avec une certaine attente, mon envie ne cessait de diminuer. Néanmoins, je vois qu'à chaque fois que j'y vais avec une position d'attente, quelque chose arrive et me surprend. C'est la même chose avec les enfants de l'équipe de foot que j'entraine : j'y vais souvent avec l'idée que je dois tout leur apprendre à la perfection, que les choses doivent durer un certain temps ; mais ce schéma se défait petit à petit et c'est beaucoup plus beau quand je suis disponible à recevoir ce qu'ils veulent me montrer, ce qu'ils m'offrent. Dans ces faits, dans ces choses qui me sont arrivées et m'arrivent, la compagnie que certaines personnes m'offrent (ma copine et des amis de la fac) est essentielle pour essayer de ne rien perdre ; sans eux, je pense que j'en serais toujours au point de l'année dernière. En dépit de tout cela, malheureusement, j'ai souvent du mal à regarder et à faire confiance. J'aimerais être sûr que cette méthode est la bonne, mais je n'en suis pas sûr, et ça ne me va pas.
Ce soir nous avons commencé à voir comment on arrive à cette certitude. Le point est de savoir si tu secondes l'initiative que le Mystère a prise envers toi. Il faut se donner tout le temps nécessaire. En ce sens, tu as cité le point fondamental sur le plan éducatif : « […] plus quelqu'un vit la foi en la présence de Jésus Christ dans l'Église », plus il sera capable de voir les signes de Dieu, même dans les situations les plus cachées.

*Dimanche soir, je suis allé entendre le Concert pour orchestre de Bartók (un compositeur hongrois qui a vécu entre le XIXe et le XXe siècle). Tout le troisième mouvement de cette composition est caractérisé par la présence incessante d'une note très aiguë (*un si*, pour être exact), jouée par le* piccolo*, avec lequel toutes les autres sections de l'orchestre entament un dialogue l'une après l'autre. J'ai été touché surtout par l'effet que cela avait sur moi : pendant que j'écoutais, toute mon attention était dirigée vers le* piccolo*, qui était devenu le principal acteur de l'exécution. Cependant, dans ce même point, dans cette note, une lutte dramatique avait lieu : d'un côté il y avait la possibilité que mon énergie s'épuise à l'écoute exclusive du* piccolo*, ce qui m'aurait fait perdre l'exécution dans sa totalité ; de l'autre je pouvais faire de cette note le point d'appui pour écouter toutes les autres parties de l'orchestre qui dialoguaient avec le* piccolo*. La centralité de cette note dans l'esprit de Bartók peut sans doute s'expliquer en fonction de la totalité du mouvement que ce « si » traverse et unifie. C'était le point qui permettait de comprendre tout le reste. Ce fait, apparemment anodin, quoique j'aime beaucoup la musique, m'est revenu à l'esprit le matin suivant. Arrivé à la fac, j'ai rencontré une amie troublée par une nouvelle : la maman d'un ami était décédée prématurément. Elle me parle de la situation familiale difficile et de l'âge de cette femme (elle était très jeune) et je me retrouve aussi bouleversé. Sidéré, je reste bloqué face à la mort pendent quelques secondes, je me concentre entièrement sur ce point, comme cela m'était arrivé pour la note du* piccolo *: la mort devient un point absolu par son intensité. Ensuite, je me suis posé cette question : et si la mort n'était pas tout ? Si elle n'était que le point (aussi affreux soit-il) grâce auquel l'œil qui le regarde « […] a tendance à embrasser tout le reste » – comme on lit dans L'École de communauté à la page 277 - ? Dans cette question se joue la même lutte : le point de la réalité que j'ai face à moi peut-être « tout » ou alors il est le lien avec tout, c'est à dire le lieu où Dieu m'oblige à faire attention à Lui. C'est un miracle. Dans cette lutte disparaît ce « […] défaut qui rend notre regard partiel » (p. 277), qui me fait souvent*

oublier le rapport entre un point donné de la réalité et sa complexité. La lutte ne s'est pas jouée dans ma tête, mais face à des évènements : la rapidité avec laquelle mon amie est allée tenir compagnie à notre ami qui était à l'hôpital ; les amis de la Fraternité qui se sont tout de suite organisés pour ne pas le laisser seul et pour prier le chapelet le soir même. Ce point – en soit absolument insoutenable – était devenu la possibilité pour accueillir les choses comme nouvelles, c'est-à-dire données. Voilà, c'est cela que je comprends lorsque je lis dans l'École de communauté que « Tout est miracle ». (p. 276). Même une simple note musicale dans un concert, si elle est vécue dans la trame originelle qui me constitue, peut m'obliger à faire toujours attention à Lui, et cela même face à la mort.
Et quand on commence à faire expérience de cela, le désir explose.

J'ai été touchée par ce que tu as raconté dans l'interview au journal italien Corriere della Sera (« Les souverainismes sont voués à l'échec. Le chrétien doit vaincre la peur », interview de Gian Guido Vecchi, 10 janvier 2019) où tu parles de cet immigré qui s'émeut lorsque, dans un centre d'accueil, on lui demande s'il préfère manger de la viande ou du poisson. Cela m'a touchée maintenant parce que, en lisant l'École de communauté où on parle du miracle, don Giussani dit que c'est « […] un accent particulier des événements qui rappelle l'individu à Dieu. » Et plus loin on lit : « Pour les autres, il s'agit de quelque chose de banal ou bien qui va de soi et que l'on peut interpréter comme dû au hasard, mais, pour l'individu à qui ces choses-là arrivent, c'est un puissant rappel ». (p. 277). Cet homme, dont l'expérience de vie n'est pas la nôtre, a remarqué un accent particulier dans un fait qui est pour nous très banal ; c'était comme une sorte de miracle pour lui d'être regardé ainsi et il en a été touché au point de s'émouvoir. J'ai une question à ce propos : il m'arrive, lorsque je suis perdue au niveau personnel ou professionnel et que je ne sais pas comment m'en sortir, de m'apercevoir que je ne crée pas la réalité, car les choses ne vont pas comme je le voudrais. Je me découvre « pauvre », parce que je n'ai pas de mode d'emploi et je ne sais pas m'en sortir toute seule, il faut que je m'appuie sur Celui qui – et cela est très évident en ces occasions – garde ma vie dans sa main, et je suis comme une mendiante, je demande une réponse, je demande que quelque chose arrive pour que je comprenne ce que je n'arrive pas à démêler toute seule. Dans ces moments je suis très attentive et, bizarrement, il se passe toujours quelque chose (un verset des Vêpres, la parole d'un ami prononcée presque par hasard) qui répond à ma question et la dépasse de manière si vraie que je pense à une initiative de Dieu, à quelque chose qui a été mis là exprès pour moi et qui me permet de redémarrer. Souvent cela n'arrange pas les choses, mais ma position face à la situation change. Et bien, je voudrais que ce miracle advienne tout le temps. Je voudrais que Dieu me préfère toujours comme ça, mais à ce propos don Giussani dit : « Plus un homme a la conscience vive et sensible de son lien avec l'Autre […] et plus, pour lui, tout tend à devenir miracle ». (p. 276). Qu'est-ce qui m'aide à garder cette position ? A rester dans l'attente sans qu'elle devienne une prétention ?
Comment le Mystère t'aide-t-il ? Pourquoi ce que tu as lu dans mon interview te parle-t-il maintenant ?
Parce que j'ai été très touchée par le lien qui existe entre l'expérience de cet homme et ce qui m'arrive quand je suis comme lui, c'est-à-dire pauvre.
C'est-à-dire quand tu reconnais ta dépendance.
Exactement.
La dépendance au lieu de l'auto-suffisance. On se reconnaît tous dans ce que tu dis : « Je voudrais que ce miracle advienne tout le temps ». Nous aimerions vivre la réalité avec la transparence que Jésus avait à chaque instant. Pourquoi ? Parce que la vie change, et alors la sainteté commence à devenir quelque chose d'intéressant. Quelle est la méthode de Dieu ? Dieu appelle de manière extraordinaire tout individu à travers des événements particuliers, comme on le voit avec les miracles. C'est ce que Saint Augustin dit à propos des Noces de Cana (dont on a lu l'Evangile la semaine dernière) : « Dieu s'est réservé d'opérer certaines œuvres inaccoutumées, voulant, par ces merveilles, tirer les hommes de leur assoupissement [qui nous empêche de voir] et les rendre plus vigilants pour son culte » (Commentaire à l'Évangile de Saint Jean, Sermon 8). Quelle est donc la valeur de ces moments particuliers à travers lesquels Il nous éduque, comme on disait tout à l'heure, comment cette

fonction édifiante de la conscience se réalise-t-elle ? Par les miracles, le Seigneur nous appelle et Il ouvre à nouveau notre esprit pour que nous puissions voir le miracle qui est en train de se produire. Quelle est la condition pour le voir ? Les miracles ne suffisent pas, parce que souvent on les a sous les yeux et on ne les voit pas ; il faut – et je réponds ainsi à la deuxième question de notre ami qui est intervenu tout à l'heure – une ouverture, une sympathie, parce que sans cette « sympathie préliminaire, au moins implicite pour Dieu, on ne peut pas percevoir un événement comme un miracle ». (p. 279). Autrement, c'est comme s'il y avait un défaut dans notre regard qui nous empêche de voir comme il faut. C'est toute la valeur éducative des gestes accomplis par Dieu : à travers ces gestes, il nous ouvre et il nous permet ainsi de voir ce qui est en train de se produire sous nos yeux. Mais cela demande un effort de notre part : « L'engagement de l'homme, sa disponibilité, doivent le conduire à s'ouvrir aussi, à faire l'expérience de l'existence d'un événement qu'on ne peut pas ramener aux catégories d'une sagesse purement rationnelle ou scientifique » (p. 280). Voilà l'aventure à laquelle nous participons. Si nous ne voulons pas rater le spectacle du miracle qui se produit sous nos yeux (et que souvent, à cause de notre aridité et de notre manque de transparence, nous ne voyons pas), la seule possibilité est de suivre la modalité qui nous éduque à avoir un regard comme le Sien. Ainsi, on commence, petit à petit, à découvrir en nous le même regard que celui que Jésus portait sur les fleurs de champs ou les oiseaux : tout vibrait à ses yeux et c'était la manière dont le Mystère – qui était son Père – transformait tout ce qui arrivait en événement. Et tout se transformait en miracle.

La prochaine École de communauté aura lieu le mercredi 29 février à 21 h.
Nous continuerons à travailler sur le chapitre « On reconnaît l'arbre à ses fruits » de *Pourquoi l'Eglise*, notamment sur les deux autres caractéristiques de la sainteté (comme nous venons de le voir, la première est le miracle) : l'équilibre et l'intensité, p. 282 à 286.

Le livre du mois pour février et mars est *Nos vies sont déjà données*. Il s'agit de l'histoire des 19 martyrs d'Algérie qui ont été proclamés bienheureux le 8 décembre dernier. L'histoire de ce livre est liée au thème de la sainteté sur lequel nous sommes en train de travailler. Leur témoignage nous rend encore plus reconnaissants envers le Seigneur.

Banque Pharmaceutique : le samedi 9 février dans toute l'Italie aura lieu la Journée de la Collecte des Médicaments. Dans des milliers de pharmacies, on récoltera des médicaments en vente libre qui seront ensuite distribués à plusieurs centres (environ 1.700) qui s'occupent des pauvres. Nous avons à nouveau la possibilité de vivre un geste de charité, ce qui est au cœur de la forme de vie que le Christ a apportée dans le monde. La charité, comme il est aussi décrit dans la revue *Tracce* de ce mois – que je vous invite à lire avec attention – est le signe le plus vigoureux du christianisme dans l'histoire. Il faut des bénévoles pour la Collecte des Médicaments. Ceux qui souhaitent participer à ce geste peuvent trouver toutes les informations sur le site de la Banque Pharmaceutique.

Dans cette période, plusieurs messes sont célébrées en Italie et à l'étranger pour l'anniversaire de la reconnaissance de la Fraternité et l'anniversaire de la mort de don Giussani. C'est un acte de remerciement pour ce qui nous a été donné à travers cette compagnie et une occasion pour demander de toujours rester fidèles au don que nous avons reçu.

Veni Sancte Spiritus

Bonne soirée à tous.